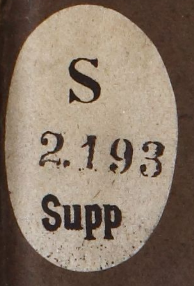



Brod


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

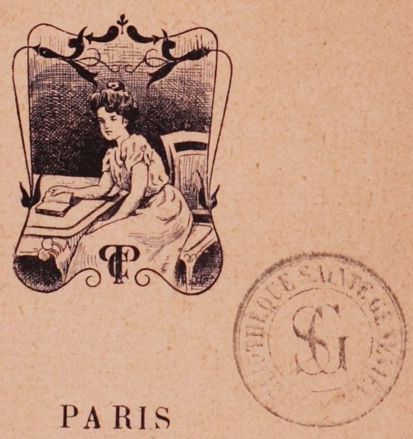
NAINS ET GÉANTS

PARIS — L. MARETHEUX, IMPRIMEUR
1, RUE CASSETTE, 1

ÉMILE LAGARDE

NAINS ET GÉANTS

OUVRAGE ORNÉ DE 15 GRAVURES



PARIS
LIBRAIRIE PAUL PACLOT ET Cie
4, Rue Cassette, 4

LES GÉANTS

I

Les géants dans la légende et dans l'histoire ancienne.

Le premier géant de la légende, par rang de taille et par rang d'ancienneté, est certainement notre père Adam. L'ancêtre de tous les hommes ne mesurait pas moins de 41 m. 60, presque la hauteur de l'Arc de l'Étoile.

Notre mère Ève était sensiblement plus petite, comme il convient dans un ménage bien assorti. Elle élevait seulement sa tête à 40 mètres au-dessus du sol.

Voilà, du moins, ce qu'affirmaient les rabbins juifs, il y a quelque mille ans, et ce qu'un académicien français prétendit établir, chiffres en mains, vers 1718. Mais il est probable que ni les rabbins juifs, ni l'académicien n'étaient en mesure de fournir une preuve sérieuse de l'exactitude de leurs affirmations. Aussi conseillerons-nous de ne point croire comme parole

d'évangile, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les chiffres précédents.

Sans doute, bien des gens les ont pu considérer comme très réels autrefois. Dans leur ignorance, ils ont pu trouver logique que le père et la mère de cette immense famille qu'on appelle le genre humain fussent des êtres extrêmement grands et forts, mais ces naïves croyances ne sauraient être admises sans réserves en notre siècle de science.

Selon la même légende, la taille des hommes aurait décru rapidement après nos premiers parents. Et cela progressivement, de génération en génération. Noé, le père Noé, le Noé de l'arche, n'avait plus que 33 m. 372 ; le patriarche Abraham 6 m. 60 ; le prophète Moïse, 4 m. 70 ; le géant Goliath, tué par David d'un coup de fronde, 4 mètres seulement. Encore pense-t-on que la taille de ce dernier, quoique rapportée par les livres saints, a été manifestement exagérée.

La légende chrétienne n'est point seule à avoir des géants. On trouve encore de ceux-ci, et en plus grand nombre, dans la mythologie païenne. Ici, ce sont des armées entières de géants qui vivent, s'agitent et combattent.

Dans leur orgueil, ils s'attaquent même aux Dieux, par lesquels il sont vaincus et précipités dans le sombre Tartare.

Mais laissons le domaine de la légende pour entrer dans celui de l'histoire.

Le premier géant connu et dont l'existence semble incontestable est, en dehors de Goliath, un nommé Gabbara qui parut à Rome, sous le règne de Claude. Il avait été amené d'Arabie, et mesurait 2 m. 871.

Sous le règne d'Auguste, on en montre deux, Possion et Secundilla, dont la taille plus élevée que celle du précédent atteignait 3 m. 015.

L'historien Josèphe raconte que, parmi les otages envoyés à Rome par le roi de Perse, il se trouvait un juif, appelé Eléazar, haut de 3 mètres environ.

Mais le plus grand de tous les géants, dont les annales de l'antiquité aient enregistré l'existence, est certainement l'empereur romain Maximin Ier, l'un des plus cruels tyrans qui aient fait peser leur oppression sur le monde latin.

Simple berger de la Thrace, né vers l'an 175 après J.-C., il vint à Rome où sa taille colossale, sa force prodigieuse, son grand courage le firent promptement distinguer. Et peut-être est-ce à ces qualités seules qu'il dut l'heureuse fortune de parvenir à la première magistrature de l'Empire. Comment y parvint-il? Laissons à d'autres le soin de le dire, et bornons-nous, comme il convient dans ce petit livre, à donner quelques notes sur sa constitution physique.

Maximin Ier, au dire des historiens, avait un doigt de plus que huit pieds ; son pouce était d'une grosseur telle, qu'il se faisait une bague d'un bracelet de femme. On raconte qu'il arrêtait un char avec la main, qu'il fracassait d'un coup de poing la mâchoire d'un cheval et lui cassait la jambe d'un coup de pied. Pour apaiser sa soif, il ne lui lui fallait pas moins, certains jours, de 25 litres de boisson. Son appétit était extraordinaire : quarante et même soixante livres de viande étaient nécessaires pour le satisfaire. Sa sueur recueillie dans une coupe formait tous les jours un volume de trois setiers.

Maximin Ier mourut au mois de mars, 238 après J.-C., assassiné par ses soldats. « Le pouvoir ne peut se conserver que par la cruauté », prétendait-il quelquefois ; sa fin affirmait heureusement la vanité de cette monstrueuse maxime.

L'un de ses successeurs, l'empereur Jovien, qui régna vers 363, était également, dit-on, un homme de très haute taille. Mais l'histoire ne nous a pas conservé sur lui des renseignements précis. On sait seulement qu'on trouva très difficilement des ornements impériaux qui pussent lui convenir.

II

Les géants dans le moyen-âge.

Les historiens romains nous ont permis de donner, sur quelques géants de l'antiquité, des notes précises quoique incomplètes. Avec le moyen-âge, nous retombons dans la légende.

S'il fallait en croire les anciennes chansons de gestes, les vieux romans, la plupart des chevaliers, dont les exploits merveilleux charmèrent l'imagination et séduisirent la crédulité de nos aïeux, furent de véritables géants. Leurs adversaires, d'ailleurs, l'étaient aussi, et, grâce à la muse complaisante des trouvères et des ménestrels, les combats prenaient ainsi l'allure et les proportions de luttes titanesques.

Roland, le héros de Ronceveaux, tant popularisé par la célèbre chanson de geste qui porte son nom et qui, par un précieux hasard, est parvenue jusqu'à nous, devait, plus que tout autre, subir les effets de cette

exagération. Il fut représenté comme un homme d'une taille colossale. Un vieux chroniqueur raconte à ce propos que le roi François Ier, poussé par la curiosité de savoir si cette légende était une réalité, s'avisa un jour de faire ouvrir le tombeau de Roland. Il ne restait du vaillant lieutenant de Charlemagne, outre quelque poussière, que son « *harnois* » rouillé. Le roi le revêtit. Il allait parfaitement à sa taille, et celle-ci n'étant guère supérieure à celle des hommes de petite stature. Il serait donc imprudent d'affirmer de façon positive que Roland fût un géant.

On ne saurait croire davantage aux exploits d'un certain Œnother, originaire d'un village de Souabe et qui servit dans l'armée de Charlemagne. Ce géant, paraît-il, abattait les hommes comme il eût fauché du foin et, quelquefois, en portait bon nombre, embrochés à sa pique, comme nous le ferions d'oiseaux enfilés au bout d'un bâton.

L'exagération est, ici, assez manifeste pour mettre en garde notre crédulité.

Mais la taille des héros ne fut point seule grandie par l'imagination de nos aïeux. En ces temps lointains, où l'on mesurait la stature d'un homme à sa renommée, les saints, ces héros de la religion, devaient dominer physiquement aussi le misérable troupeau des humains.

Saint Christophe passait particulièrement pour un

géant. Selon un vieux chroniqueur, qui rapporte le récit de pèlerins, il devait être aussi grand qu'une tour. L'une de ses dents, conservée dans l'église de Coria, en Espagne, aurait une grosseur égale à celle du poing fermé « d'un puissant homme ».

Nous avons passé en revue les géants de la légende. Aussi puissant que soit le charme ou la terreur que nous éprouvions à évoquer leur colossale silhouette, il nous faut leur dire adieu et abandonner leur mystérieux domaine, pour entrer encore une fois dans celui de l'histoire.

III

Les géants dans l'histoire moderne.

A partir du XVIe siècle seulement, nous pouvons commencer à suivre l'histoire des géants dont l'existence ne saurait être mise en doute. Encore, au début, devons-nous nous contenter de simples mentions bien imprécises et bien incomplètes. Telles sont celles consacrées de 1500 à 1600, à quelques individus de taille colossale qui furent présentés aux princes des plus grands États de l'Europe, ou se montrèrent au public pour y récolter quelque argent; car à cette époque comme dans la nôtre, ces phénomènes cherchaient à tirer profit de leur constitution particulière.

En l'an 1571, un géant fit courir le tout Paris d'alors. Mais on n'entrait qu'en payant dans la chambre de l'hôtellerie où il avait élu domicile.

Vers la même époque et dans les mêmes conditions, une jeune fille géante s'exhibe dans notre capitale.

En 1576, un Provençal haut de plus de 10 pieds traverse la France.

Un archer béarnais du roi de Navarre est très remarqué en le même temps. Il est si grand, qu'à pied, il égale son maître à cheval.



A la foire. Une enseigne de Géants.

En Angleterre, sous le règne d'Henri VIII, paraît également une géante appelée la *Longue Meg*, dont la popularité est si grande qu'on ne tarde pas à dire « *longue comme Meg la longue* » lorsqu'on veut représenter une personne très maigre et très grande. Toutefois l'existence de cette géante a donné lieu à des contestations.

Avec Walter Parsons qui fut le portier de Jacques Ier, puis de son successeur, notre désir d'être exactement

renseignés sur la constitution et la vie de ces êtres démesurés va pouvoir se satisfaire.

William Parsons n'avait pas moins de 7 pieds 6 pouces, environ 2 m. 30. Dès son jeune âge on lui fit apprendre le métier de forgeron, mais il grandit si rapidement, il devint bientôt d'une taille si colossale, qu'on dut creuser un trou dans le sol de l'atelier, au pied de son enclume, pour qu'il pût se livrer à son travail. Bel homme, bien proportionné, doué d'une force étonnante, il était aussi d'une grande bonté et d'une extrême bonne humeur.

Parsons fut remplacé dans sa charge de portier par un autre géant, Guillaume Evans, qui avait, paraît-il, deux pouces de plus que lui.

Daniel, le portier de Cromwell, était également un homme de très haute stature. Il ne mesurait pas moins de 7 pieds et demi de haut ; mais ce grand corps était servi par un cerveau très faible, dont l'équilibre ne résista pas aux émotions violentes que les événements politiques provoquaient à cette époque en Angleterre. Daniel mourut fou.

Vers le même temps, Antoine Payne forçait la curiosité de nos voisins d'outre-Manche. Fils d'un fermier du comté de Cornouailles, il s'était fait remarquer dès l'enfance par sa taille et sa force prodigieuses. Au moment où il fréquentait l'école, son dos était déjà si

large que le maître pouvait l'utiliser comme tableau noir. Dans ses jeux, il se plaisait beaucoup à saisir parmi ses camarades les deux plus grands, les deux plus vigoureux, en mettre un sous chaque bras, et gravir ainsi quelque falaise voisine. A vingt et un ans, Antoine Payne mesurait 7 pieds 4 pouces. Sir Belville, dont son père était fermier, l'avait pris à son service et lui avait confié la direction de ses chasses. On raconte sur ce géant des exemples très nombreux de vigueur prodigieuse dont l'un des plus curieux est certainement celui-ci : Un jour, Payne, lassé d'attendre un ouvrier qu'il avait envoyé à la forêt, avec un âne, quérir une charge de bois, se décida à partir à la recherche du retardataire. L'ayant rencontré en route poussant devant lui le pauvre baudet chargé, il ne tarda pas à trouver la marche trop lente, il prit alors bois et baudet sur ses épaules et hâta le pas vers l'habitation.

Entraîné à la suite de Sir Belville dans la guerre civile, Payne fit preuve d'un très grand courage et du plus grand dévouement à son maître. Lorsque les Stuarts, en faveur desquels il avait combattu, furent rétablis sur le trône, il fut pourvu d'un grade dans l'artillerie et nommé gouverneur de Plymouth.

Devenu vieux, il quitta le service et s'en vint mourir dans son pays natal. On l'enterra dans un caveau de l'église de Stratton.

En 1664, un géant allemand, dont la taille est de 9 pieds et demi de haut (2 m. 888), s'exhibe à Londres. S'exhibe est bien le mot, car le phénomène a soin de se faire valoir dans un prospectus distribué dans la ville, et de dire entre autres choses, dans ce prospectus, que sa femme recevra l'argent qu'on donne pour le voir.

Après lui d'autres géants passèrent à Londres, parmi lesquels un prince Giolo, fils du roi de Moangis, « âgé de trente ans, très bien fait, élégant et bien proportionné, gracieux, extrêmement modeste et poli, quoique ne parlant pas l'anglais », qui se montrait dans *Fleet Street*, et se rendait même en voiture à domicile si le client le désirait.

Vers 1733, Londres a toujours la bonne fortune d'abriter un géant dans ses murs; c'est le fameux Maximilien Christophe Miller, surnommé le *Géant allemand*, haut de 8 pieds et qui, entre cinquante-cinq et soixante ans, trouva plaisant de grandir encore de quatre pouces. Avant de venir s'asseoir au foyer britannique, où il devait mourir, Miller avait déjà parcouru la plupart des capitales de l'Europe et été admis à voir la plupart des souverains. Introduit à la cour de France, il avait été fort bien accueilli par Louis XIV qui l'avait presque traité en « cousin » et lui avait fait présent d'un sceptre et d'une épée enrichis de diamants.

Et c'est ainsi, sacré par le plus grand prince de la

terre, revêtu des attributs royaux décernés par le « Roi Soleil », que Miller se présentait pour quelques *pence* aux curieux de Londres, annonçant son départ prochain pour la Hollande afin de faire meilleure recette.

Mais l'Angleterre n'était point, à cette époque, le seul pays où les géants fussent très recherchés. L'Allemagne nourrissait aussi de forts sentiments de sympathie pour ces colosses et se plaisait à les attirer chez elle. Non point cependant pour en faire des portiers ou des attractions populaires, comme chez nos voisins d'Outre-Manche, mais de vigoureux et imposants soldats.

Dans les rangs des armées de tous les princes allemands, nous voyons, en effet, s'élever leur énorme silhouette. Les rois de Prusse ne se contentent même point d'en avoir quelques-uns répartis de-ci de-là dans les différents corps; ils veulent en posséder un régiment complet. Aussi Frédéric-Guillaume Ier qui, plus que tout autre souverain, se plut à s'entourer de ces soldats colosses, fait-il acheter à prix d'or, enrôler par ruse, enlever par violence, jusque sur les confins du monde connu, les hommes que leur taille rend dignes de figurer honorablement dans sa garde de géants.

D'ailleurs, les souverains allemands ne furent point seuls à s'entourer de soldats de très haute taille. Pierre le Grand recruta les hommes les plus grands de son

vaste empire pour former le célèbre régiment de Préobajenski, qui depuis a constitué la garde régulière des tsars et dont la première compagnie est toujours composée de véritables colosses.

Et puisque nous parlons de ces corps d'hommes de taille exceptionnelle, donnons un souvenir à celui des *Cent Gardes* qui, sous Napoléon III, par la belle stature des soldats et des officiers, par son costume éclatant, fit l'admiration de nos pères.

Gardons-nous d'oublier aussi :

« Les hauts tambours-majors aux panaches énormes »

dont parle le poète, défilant majestueusement en tenue de parade à la tête de nos régiments d'autrefois, et faisant au rythme des tambours, au chant des clairons, tourner, bondir, retourner et bondir encore, leur canne à pomme éblouissante de cuivre bien fourbi.

Mais revenons aux géants célèbres.

Au XVIIIe siècle, l'Angleterre nous présente encore un géant du nom de Blocker, dont la taille n'est pas inférieure à 7 pieds 4 pouces, soit 2 m. 25 environ.

Daniel Cajanus, plus connu sous le nom de *géant suédois*, offre également, dans Mansion-House, ses 2 m. 31 à la curiosité des habitants de Londres.

En 1782, la capitale anglaise est de nouveau mise en émoi par l'exhibition de *Charles Byrne,* né vers

1761, en Irlande; Charles Byrne mesure 8 pieds au mois d'août 1780. Lorsqu'il meurt en 1783, il est encore plus grand de 4 pouces; de sorte qu'il atteint une taille supérieure à 2 m. 50. Mais le géant ne satisfait point gratuitement la curiosité de ses contemporains. Pour être admis à le voir il ne faut pas payer moins d'une couronne. Un tarif réduit est établi cependant pour les enfants et les domestiques; encore le géant exige-t-il de ceux-ci, afin d'éviter toute supercherie, qu'ils viennent en livrée.

Charles Byrne réussit ainsi à amasser en peu de temps une fortune assez rondelette pour l'époque. Malheureusement, alors comme aujourd'hui, il existait des gens peu respectueux du bien d'autrui, possédant des notions très imparfaites sur les limites du tien et du mien.

Le pauvre géant se vit, par un beau soir de printemps de 1783, dépouillé de presque tout ce qu'il possédait. Il mourut du chagrin que lui causa cette perte, exprimant à son heure dernière la volonté d'être jeté à la mer, afin d'échapper à Messieurs les chirurgiens. Mais les savants ne renoncent point ainsi à leur proie. Enterré au cimetière de Saint-Martin, comme le certifient des documents authentiques, il se retrouva quelques jours après dans le cabinet d'études du célèbre anatomiste William Hunter; et l'on peut voir au-

jourd'hui son squelette dans les collections du « Royal college of Surgeons ».

Charles Byrne mort, Londres était dépouillée de géant. Mais un successeur ne tarda pas à se présenter. Également Irlandais d'origine, né vers 1760, il se faisait appeler Patrick O'Brien et prétendait descendre du « *puissant roi Brien Borean* ». Son nom véritable était simplement Patrick Colter. Livré par son père, au prix de 50 livres par an, pour une période de trois ans, à une vieille baronne ; sous-livré par celle-ci à un entrepreneur d'exhibitions de Bristol, il refusa de se soumettre à ce second contrat, fut traduit devant les tribunaux, condamné, et, comme il n'avait pas un *penny* dans son gousset, emprisonné pour dettes. Dans son malheur, le géant eut la bonne fortune de rencontrer une personne charitable qui paya pour lui et le fit ainsi mettre en liberté.

Patrick Colter songe alors, pour vivre, à tirer profit de son état de phénomène. Il se montre en public. Et tous les curieux qui avaient visité Charles Byrne se pressent bientôt à la porte du n° 333 de Saint-James Street, où il a élu domicile et où il siège de 11 heures du matin à 7 heures du soir.

Naturellement l'escarcelle du géant se gonfle en proportion du nombre des visiteurs, et Patrick ne tarde pas à être à la tête d'une fortune assez considérable.



Le Comte Borulawski et Patrick Colter dit O'Brien.

Mais tout passe ici-bas, les géants, les nains, de même que le commun des humains. Le 18 septembre 1806, O'Brien, le fils de roi, l'homme de 8 pieds 7 pouces, étendit entre les quatre planches du cercueil les 2 m. 607 de son corps, non sans avoir pris de sérieuses précautions pour échapper au scalpel des chirurgiens. On raconte à ce sujet qu'il avait demandé, lui aussi, d'être jeté à la mer et que William Hunter, pour joindre le squelette de Patrick O'Brien à celui de Charles Byrne, aurait décidé les pêcheurs chargés de noyer le cadavre à attacher celui-ci avec une corde, qui aurait permis au célèbre anatomiste de le repêcher après leur départ. Mais cette anecdote curieuse n'est point exacte. Patrick Colter prit simplement le soin de se faire enterrer dans un solide caveau, où ses restes furent retrouvés, quelques années après, lorsque l'on voulut s'assurer que la sépulture n'avait pas été violée, comme le bruit en courait.

Louis Frenz, le géant français, était né en 1800. Il déclarait volontiers que sa seule ambition était d'amasser le plus d'argent possible pour pouvoir vivre de ses rentes dans son pays natal. Sa taille était de 7 pieds 6 pouces. Deux de ses sœurs étaient presque aussi grandes que lui et un de ses frères, disait-il, était plus grand encore.

IV

Les géants de nos jours.

Nous voici à la dernière étape de notre petit voyage à travers l'histoire des géants. Elle ne sera pas longue à franchir, car de nos jours les géants se font extrêmement rares, pour la bonne et simple raison que les savants essuient un peu mieux leurs lunettes et que le public, plus instruit, moins crédule, commence lui aussi à essuyer les siennes.

Vienne un géant : il sera aussitôt visité, examiné, analysé, fouillé, par une foule de docteurs, de journalistes, d'amateurs ; et celui-là, soyez-en assurés, sera authentique, pourra prétendre au titre de phénomène, qui aura résisté sans déchoir à une pareille épreuve.

Aussi voyons-nous s'affaiblir tous les jours le nombre de ces géants de la place publique, exhibés sous la toile et les quinquets des baraques foraines, qui tant

firent courir nos aïeux et tant les frappèrent d'admiration, de crainte, de respect.

La foule passe de plus en plus indifférente devant les peintures sensationnelles où la femme colosse, le célèbre géant, trônent au-dessus d'une foule d'assistants comiquement émerveillés, d'où se dégage toujours la haute silhouette du tambor-major symbolique.

« *L'aboyeur* », selon une ancienne appellation, a beau s'époumonner à la porte à débiter son « *boniment* », original quelquefois, spirituel rarement, bête et grossier la plupart du temps, les promeneurs s'arrêtent, et s'en vont sans entrer dans le temple du phénomène; car, rendus sceptiques par l'expérience et par l'instruction, ils soupçonnent trop — avec raison généralement — la supercherie qui se cache sous les belles peintures et les belles paroles de l'extérieur: ils savent trop comment, par des artifices de toilette, on fabrique des géants ou géantes, avec des hommes ou des femmes de taille tout à fait ordinaire.

Ainsi disparaît une industrie qui eut son heure de prospérité aux XVIIe et XVIIIe siècles, au moment où les foires Saint-Germain et Saint-Laurent attiraient dans notre capitale toutes les bonnes gens de France et faisaient les délices des Parisiens, déjà bien sceptiques cependant, comme nous permettent de le croire cer-

taines relations du temps, à l'endroit des phénomènes que l'on y montrait.

Mais arrivons aux vrais géants de nos jours.

L'un des premiers, dans l'ordre chronologique, est certainement Joachim Eleicegui, surnommé le géant espagnol, haut de 2 m. 307, qui attira la foule à la salle Montesquieu, à Paris, vers 1845. Joachim Eleicegui se présentait dans le costume de tambour-major, dont il n'avait garde d'oublier l'énorme bonnet à poil, surmonté du panache classique ; ce qui faisait encore paraître sa taille plus colossale. Ses pieds avaient une longueur de 42 centimètres ; son poids était de 195 kilogrammes ; ses mains, d'une proportion et d'une beauté remarquables, eurent l'honneur d'être moulées par MM. Susse frères, les fondeurs parisiens bien connus, qui les exposèrent dans leur magasin de la place de la Bourse, comme ils l'avaient déjà fait pour les mains d'hommes célèbres.

Vers le milieu du siècle nous pouvons encore admirer un géant du nom de Robert Hales. Né en 1820 près de Yarmouth, en Angleterre, Hales appartenait à une famille dont les membres étaient et avaient tous été d'une taille extraordinaire. Son père mesurait six pieds et demi, sa mère six pieds. Un de ses ancêtres, sujet du roi Henry VIII, atteignait 8 pieds 8 pouces.

Les cinq sœurs de Robert Hales avaient une taille moyenne de 6 pieds 3 pouces environ, ses quatres frères 6 pieds 6 pouces. Lui-même dépassait 7 pieds 6 pouces. Belle et rare famille, n'est-ce-pas?... et à laquelle il n'aurait pas été prudent d'aller chercher chicane le soir au détour d'une grande route.

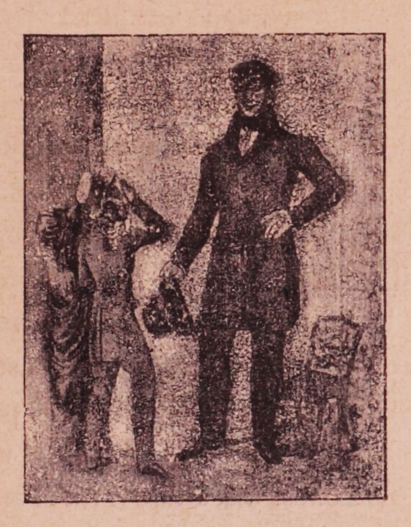
En 1864, Chang, un géant chinois, fait son apparition à Londres. A ce moment, il a 19 ans à peine; sa taille est de 7 pieds 9 pouces,... et Chang grandit toujours. Lorsqu'il vient s'exhiber à l'Exposition universelle de 1878 à Paris, il dépasse les 8 pieds. Ce colossal Chinois qui parlait plusieurs langues, le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le japonais et même... le chinois, est mort à Bournemouth, au mois de novembre de l'année 1897.

L'Autrichien Herr Winklemeier fut un des plus formidables géants connus. En 1886, à vingt et un ans, il n'avait pas moins de 8 pieds 9 pouces. Il était extrêmement maigre et mourut très jeune.

Comme celui de nos premiers parents, le ménage de Martin Van Buren Bates était fort bien assorti; à quatorze ans, le mari n'avait pas moins de 6 pieds 1/2; à seize ans, après la guerre de Sécession, durant laquelle il s'était conduit avec un grand courage et avait conquis le grade de capitaine, il mesurait presque 8 pieds. La taille de sa femme, qui joua le rôle de lady Macbeth

dans l'un des théâtres de New-York, était de 2 pouces à peine inférieure à la sienne.

Mais nous sommes bien peu galants! Si Mme Martin Van Bates ne nous rappelait pas que notre siècle a vu aussi des géantes, je crois, Dieu me pardonne! que nous l'aurions oublié.



Louis Frenz, le géant français.

Les dames de taille démesurée, quoiqu'en moins grand nombre que les hommes, ont droit cependant à bonne place dans ce livre.

C'est d'abord Catherine Bockner, une jeune Suissesse, haute de 2 m. 15, qui visite les capitales de l'Europe, est présentée dans les Cours de Russie et

d'Allemagne, et fait l'admiration de tous, non seulement par sa taille, mais encore par sa beauté et l'élégance avec laquelle elle porte son costume national.

Puis voici venir la célèbre Marianne qui, vers 1882, présentée par le fameux impresario William Hullaud, obtint à l'Alhambra de Leicester Square de Londres, un succès prodigieux, dans une pièce féerique appelée *Babil-and-Bijou*. Miss Marian, née dans les montagnes de la Thuringe, avait alors dix-huit ans et mesurait 2 m. 65. Bien proportionnée, très jolie, elle avait vraiment fort bel air dans son magnifique costume et sous son armure d'argent de reine des Amazones dont elle représentait le personnage.

Mais un beau jour la géante abandonna Leicester Square, Babil-and-Bijou, le théâtre et le succès, et s'en retourna en Allemagne où elle ne tarda pas à mourir. L'impresario n'eut plus qu'à chercher une nouvelle Reine des Amazones. On dit qu'il fut bien embarrassé, si l'on peut parler ainsi d'un Anglais, mais qu'il trouva cependant en Clotilde Schneider, Allemande également, une géante digne de remplacer Marianne, quoique moins haute et moins jolie.

LES NAINS

I

Les peuples nains.

Si, après les aventures de Robinson, nos jeunes lecteurs n'ont pas eu la joie de lire, comme il est d'usage, les voyages de Gulliver, ils ont du moins entendu parler d'un certain pays de Lilliput où vivent des hommes hauts de 6 pouces à peine. Et, certainement, leur esprit curieux d'enfant ou d'adolescent a dû se poser ces questions :

Est-ce que ce pays existe? S'il existe, où se trouve-t-il?

Nous répondrons tout à l'heure.

Pour le moment, remarquons simplement que d'autres auparavant se sont posé ces questions, sans pouvoir mieux les résoudre. Ceux-là étaient des hommes cependant, de grands hommes même, dont les œuvres font encore l'admiration du monde.

Mais, que ce rapprochement ne nous donne point

d'orgueil. Entre eux et nous il existe au moins la différence des siècles. Pour savoir ce que nous désirons, il nous suffit de prendre un livre et de lire ; eux n'avaient point de livre, même point la matière du livre, ils devaient tout chercher, tout découvrir, tout deviner. Et ce n'était point facile en ces temps lointains où la terre commençait aux rives de l'Euphrate pour finir aux colonnes d'Hercule, où l'Amérique était inconnue, l'Asie ignorée, l'Afrique un mystère. Ce n'était point facile plus tard encore, même après les voyages de Christophe Colomb, de Vasco de Gama, de Magellan, car si l'on avait alors découvert l'immensité de notre planète, on avait bien trop à faire déjà d'en reconnaître les côtes, à travers les mille périls et les lenteurs d'une navigation à peine adolescente, à accomplir enfin la tâche si rude, si difficile, même aujourd'hui, que s'imposent nos explorateurs.

L'existence des peuples nains a été contestée jusqu'à nos jours. Ce n'est qu'en 1893, lorsque l'Italien Miani amena à Alexandrie des échantillons de cette race, que chacun voulut bien reconnaître la réalité de cette existence, et que les controverses cessèrent.

Comment s'étonner, après cela, de l'incertitude dans laquelle, sur ce point, s'agitèrent les écrivains de l'antiquité, du moyen-âge et même des XVIIe et XVIIIe siècles. Cependant tous ou presque tous nous content l'histoire

ou nous signalent l'existence de peuples nains.

Le vieil Homère, Ovide, Juvénal, Pline, nous les montrent assaillis par des troupes de grues, vaincus après de terribles combats, et emportés dans les airs par l'oiseau impitoyable qui les tue et en *savoure* le sang.

Mais ce sont là, peut-être, fantaisies de poètes.



Joachim Eleicegui, le tambour-major espagnol.

Hérodote raconte que des jeunes gens d'une peuplade de Lybie s'étant avancés très loin dans le désert, furent saisis par des hommes d'une stature très inférieure à la moyenne, et conduits dans une ville dont tous les habitants étaient nains et de même taille que ceux qui amenaient les aventureux voyageurs.

Aristote affirme, à propos des grues, que vers les sources du Nil habitent des nains dont l'existence n'est

pas une fable et que, comme on le dit, c'est réellement une espèce d'hommes de petite stature.

Néanmoins cette opinion, dont nos explorateurs contemporains ont reconnu l'exactitude, ne fut guère partagée par les auteurs du moyen-âge, du XVIIe et du XVIIIe siècle. Certains voyageurs de ces époques racontèrent bien avoir entrevu des peuples nains ; mais leurs récits étaient si fantastiques qu'ils ne réussirent point à séduire la crédulité publique, pourtant bien grande. Cependant il est des exceptions.

Dans ses *Pilgrims*, un auteur anglais, Parches, en nous rapportant les aventures d'un marin du nom de Battell qui fut pris par les Portugais et amené en captivité au Congo où il resta dix-huit ans, nous affirme qu'au Nord-Est du pays de *Mani-Kesoch* il y a un petit peuple appelé *Matimbas* dont la taille moyenne est celle d'un enfant de douze ans, mais dont la constitution est fort robuste.

Olivier Dupper, dans sa *Description de l'Afrique*, signale également, en 1686, une peuplade de nains connus sous le nom de *Mimos* ou *Bakke-Bakke*, qui fournissent aux nègres de la côte une grande quantité de défenses d'éléphants.

Avec Buffon la théorie de la non-existence des nains s'accrédite très fortement. Sans doute notre grand naturaliste ne nie pas que des voyageurs aient pu entrevoir

des êtres de petite taille, mais il admet que ces êtres sont des singes et non des hommes. C'était aussi l'opinion du célèbre physiologiste bernois, Haller.

Mais dès le début de notre siècle une réaction tend à se produire.

Des allégations timides d'abord, et qui vont se faire de jour en jour plus hardies, s'élèvent contre la croyance de Buffon.

Les guerres de l'Empire ont ébranlé l'Europe ; la vapeur, l'électricité, commencent à lui donner cette fièvre de mouvement, d'activité dont notre génération est envahie ; les progrès de l'industrie, en lui fournissant une quantité de produits supérieurs à ceux qu'elle peut consommer, la pressent de chercher des débouchés nouveaux, de nouvelles colonies, de nouveaux clients ; de pénétrer enfin dans les immenses régions inconnues dont elle n'avait exploré que les bords. Ainsi se mettent en marche les touristes, les soldats, les explorateurs et aussi les savants, ces éternels et infatigables curieux que rien ne rebute, rien ne décourage, lorsqu'il s'agit d'ajouter une parcelle de vérité au grand livre de science. Nous sommes assurés, dès lors, de trouver les peuples nains, si les peuples nains existent.

Et voici en effet, en 1848, que le docteur Kraft nous affirme avoir entendu, au cours de son voyage dans l'Afrique centrale, son guide raconter qu'il existait dans

le pays des Ousère, un peuple connu sous le nom de *Ouabilikino* dont les individus n'ont pas plus de 3 pieds et demi de haut.

Vers 1860, un autre explorateur, M. du Chaillu, rencontra dans le pays des Ashangos, par 1° 58′54″ de latitude Sud et 11° 56′38″ de longitude Est, une tribu entière de nains, dont la taille n'est jamais supérieure à 1 m. 40. Il eut même l'occasion de visiter plusieurs fois un village appartenant à ce petit peuple. « Les cabanes étaient très basses, de forme ovale, écrit il, comme des tentes de bohémiens. La partie la plus élevée au-dessus de l'entrée avait 4 pieds de haut, la plus grande longueur était aussi de 4 pieds. De chaque côté on voyait trois ou quatre morceaux de bois propres à servir de couchette à un couple de Lilliputiens. Les cabanes étaient construites avec des branches d'arbres flexibles, courbées en berceaux et fixées en terre à chaque bout; elles étaient recouvertes de grandes feuilles. »

Mais ce ne fut point sans de grandes difficultés que le voyageur parvint à voir les propriétaires de ces primitives habitations. Les nains s'enfuyaient à son approche. Après de nombreuses et vaines tentatives, il y réussit cependant, quoique moins bien qu'il le souhaitait. Il lui fut permis, en effet, de voir et d'examiner quelques femmes seulement. Et voici ce qu'il en raconte :

« La taille moyenne de ces femmes était de 1 m. 34. La couleur des Obongos est d'un jaune sale ; leurs yeux ont une expression farouche. Ces nains sont doués d'une dextérité remarquable pour prendre les bêtes fauves au piège et pour pêcher dans les rivières. Ils vendent à leurs voisins le gibier et le poisson qui excèdent leur consommation personnelle et reçoivent en échange des bananes, des outils de fer, des ustensiles de cuisine et tous les articles fabriqués et ouvrages dont ils ont besoin.

« Peuple essentiellement nomade, ils se transportent d'un endroit à l'autre à mesure que le gibier devient rare ; ils ne font jamais de plantations et se nourrissent de racines, de baies, de noix ou de fruits sauvages, sans dédaigner la nourriture animale pour laquelle ils ont plutôt un appétit de bêtes qu'un appétit d'hommes. »

Mais cette peuplade naine, entrevue par du Chaillu, n'est point la seule qui vive dans les profondes solitudes de l'Afrique. Avec le docteur Schweinfurth, qui la visita vers 1870, et l'italien Miani, qui en amena deux spécimens à Alexandrie, puis à Rome, nous allons en découvrir une autre, qu'on suppose être, non sans quelque raison, celle dont parlent les écrivains de l'antiquité et particulièrement Hérodote et Aristote.

Cette peuplade porte le nom d'*Akkas* et habite au sud du pays des *Mombouttous*, une grande province

située à peu près entre le premier et le deuxième degré de latitude Nord.

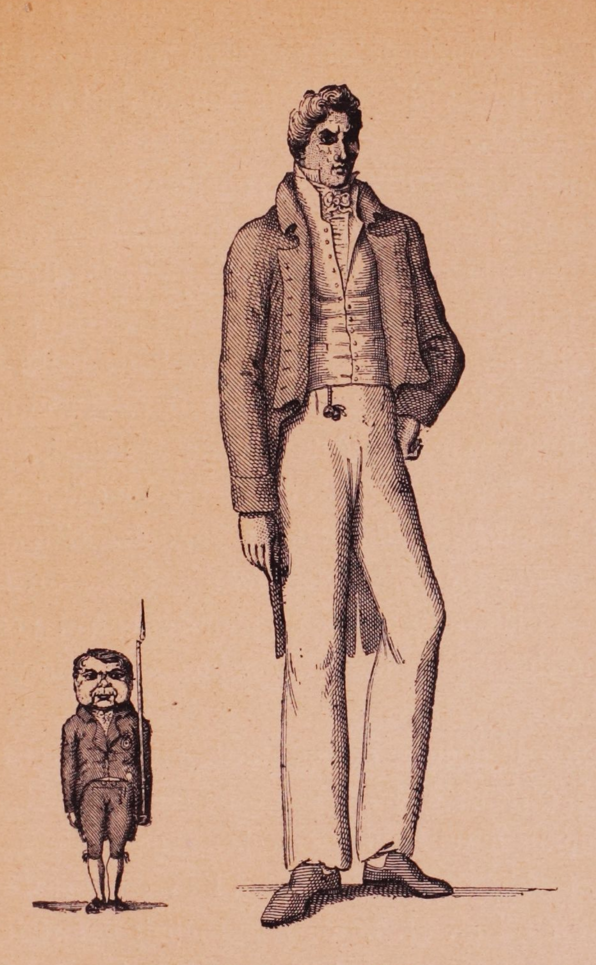
Dès ses premières étapes dans le Soudan, le docteur Schweinfurth en entendit parler par les Nubiens de son escorte, qui prétendaient avoir vu quelques individus de cette race, à la cour des princes *Niams-Niams*, où ils jouaient le rôle de bouffon. Mais le voyageur crut simplement que ces nains étaient des phénomènes, comme ceux que nous voyons chez nous.

Néanmoins, arrivé chez *Mounza*, roi du pays des *Mombouttous*, il attend avec impatience le jour où il pourra voir l'un de ces minuscules personnages. On lui en apporte un, enfin. Son nom est *Adimokoû*, il est chef d'une petite colonie établie à une demi-lieue de la résidence royale. Interrogé sur son pays, il déclare que son peuple occupe une vaste contrée; qu'il est divisé en huit tribus et gouverné par neuf rois.

Adimokoû porte le vêtement d'écorce et le bonnet à plumes des *Mombouttous*; il est armé d'une lance, d'un arc et de flèches minuscules. Sa taille est de 1 m. 50, et, nous dit le docteur Schweinfurth, « c'est la stature la plus élevée que m'aient offerte les gens de sa race ».

Comblé de présents et assuré par le voyageur qu'il verrait avec plaisir tous ses pareils, Adimokoû se retira.

Le lendemain et les jours suivants, bon nombre d'*Akkas* défilèrent sous la tente de Schweinfurth, qui



Robert Hales, le géant de Norfolk.

put ainsi s'assurer de l'existence réelle de ce peuple. Son départ subit de chez Mounza ne lui permit pas cependant de visiter la petite colonie dont Adimokoû était le chef.

Toutefois il eut l'occasion, quelque temps après, de voir un régiment d'*Akkas* dans la suite de *Moümméri*, dont ils sont tributaires. « Le soir, raconte-t-il, comme je passais près de la demeure royale pour rentrer chez moi, je me vis entouré d'une foule de petits bonshommes qui me parurent jouer aux soldats et que je pris pour des gamins d'une rare insolence. Ils avaient l'arc tendu et me visaient d'un air qui me fit éprouver une certaine irritation : « Ce sont des *Tikitikis* (*les Niams-Niams appellent ainsi les Akkas*), me dirent mes Niams-Niams. Tu les prends pour des enfants ; ce sont bel et bien des hommes, et des hommes qui savent se battre. »

Enfin le docteur Schweinfurth put se livrer à une étude sérieuse et longue de cette race sur l'*Akka* que lui donna le roi *Mounza* en échange d'un chien.

Cet Akka s'appelait *Nsévoué*, il avait dix-sept ans et mesurait 1 m. 34. Le docteur souhaitait fort le conduire en Europe, mais il n'eut point la joie de réaliser son projet. A Khartoum, *Nsévoué* fut pris d'une grave attaque de dysenterie et mourut à Berber, peu de temps avant le moment de l'embarquement.

D'après le docteur Schweinfurth, les *Akkas* ont une couleur d'un brun mat, assez semblable à celle du café brûlé. Leur barbe est rare et leur chevelure courte et laineuse. Ils ont la tête grosse et hors de toute proportion avec le cou, qui est mince et faible. Les bras sont longs, la poitrine plate et resserrée, le ventre énorme, le dos fortement arrondi, les genoux gros et noueux, les autres articulations de la jambe saillantes et anguleuses.



Chang, le géant chinois.

Sous le rapport de l'acuité des sens, de la dextérité et de la ruse, ils présentent une grande supériorité sur leurs voisins les Mombouttous. Cependant ils trouvent du plaisir dans la méchanceté, et ils sont d'une timidité farouche à l'égard des étrangers.

Enfin, ils excellent dans l'art d'inventer et de placer

des pièges, de surprendre le gibier et de le poursuivre. Comme animaux domestiques, ils ne possèdent que des volailles.

Tels sont les renseignements que nous fournit le docteur Schweinfurth sur le peuple Akka. Mais aussi précis qu'ils soient, ils n'eurent point la bonne fortune de convaincre les incrédules. Il fallait à ceux-ci autre chose que des affirmations. Comme le saint de la légende ils avaient besoin de voir pour croire.

Ils furent satisfaits vers 1893. A cette époque, en effet, arrivaient au Caire, sous la conduite de *Hussein-el-Deukani*, auquel l'Italien Miani les avait confiés avant de mourir, deux jeunes Akkas que notre explorateur avait échangés au pays des Momboultous, l'un contre un veau, l'autre contre un chien.

Dirigés sur Rome par les soins du professeur Panceri, ils furent confiés au comte Miniscalchi-Euzzo, qui voulut bien se charger de leur entretien et de leur éducation. On les appelait *Tebo* et *Chairallah*. Ils étaient timides, intelligents, très honnêtes, et aimaient fort la musique, la pêche et les jeux d'enfants.

Ils s'acclimatèrent facilement en Italie, quoique le climat de ce pays soit fort différent de celui du leur.

Baptisés et instruits dans la religion catholique, ils firent preuve d'une certaine dévotion.

Au bout d'un temps relativement court ils arrivèrent

à parler couramment l'italien, mais ils avaient complètement oublié leur langue maternelle et presque entièrement l'arabe. Envoyés à l'école ils firent des progrès très rapides, et se montrèrent supérieurs à leurs condisciples européens âgés de dix et douze ans. Ils subirent de façon remarquable les épreuves, en composition, en arithmétique, en analyse grammaticale et en dictées. *Tebo*, guidé par la comtesse Miniscalchi, parvint même à jouer au piano avec sentiment et précision deux morceaux assez difficiles.

L'éducation des deux jeunes *Akkas* fut malheureusement interrompue; la famille Miniscalchi les employa à son service, et nous croyons pouvoir affirmer qu'ils s'acquittèrent parfaitement et s'acquittent encore des fonctions de leur charge.

Le moulage du buste de Tebo se trouve au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Ainsi, la chose est parfaitement démontrée : il existe *réellement* des peuples nains, autre part que dans les aventures de Gulliver. Nos voyageurs ne nous l'ont pas seulement affirmé, ils nous ont permis de nous en rendre compte. Et voilà comment, ami lecteur, tu peux, s'il te convient, faire la leçon à tous les savants d'autrefois, depuis le précepteur d'Alexandre jusqu'à M. de Buffon.

II

Les nains dans l'antiquité.

De tout temps, dans la race des hommes normalement conformés, des nains ont existé; et de tout temps aussi ils ont été fort recherchés comme distraction, comme objet rare, comme bête de luxe, par tous les grands de la terre.

Les Pharaons et les princes d'Égypte avaient pour ces êtres difformes une très grande affection et, comme nos seigneurs du moyen-âge, ils auraient considéré leur maison comme incomplète si elle n'avait point compris un ou plusieurs nains.

Cette manie était même si grande, qu'elle poussa les Égyptiennes à mettre des nains jusque dans leur *ciel*. *Bisa*, qui présidait aux armes et à la toilette, et *Phtah*, étaient tous les deux des Dieux nains.

Mais gardons-nous de nous attarder à cette partie de l'histoire de ces phénomènes, sur laquelle les savants

égyptologues eux-mêmes hésitent, doutent et controversent.

Passons de suite, si vous le voulez bien, chez le peuple romain, où nous trouverons du moins, pour nous renseigner, autre chose que des hiéroglyphes.

Marc-Antoine avait un nain, venu d'Orient, dont la taille atteignait à peine deux pieds de haut. Par dérision, il l'appelait *Sisyphe*.

Suétone nous entretient d'un certain *Lucius*, fort aimé d'Auguste, haut de **2** pieds à peine et ne pesant que 17 livres.

Pline signale à notre attention deux chevaliers romains, *Marius Maximus*, *Marcus Tullus*, mesurant 2 coudées (0 m. 883), et dont il affirme avoir vu les corps conservés dans de riches sépultures.

Tibère avait un nain qu'il aimait au point de lui permettre de s'immiscer dans les affaires de l'État.

Domitien trouva plaisant d'exercer son cruel despotisme sur ces pauvres êtres. Il en forma une troupe de gladiateurs, les força en entrer dans l'arène et à s'y livrer des combats furieux, terribles, ridicules.

Mais la mode ne se contenta plus bientôt d'exiger la présence de nains dans toute maison digne de ce nom : elle trouva bon qu'on les offrît, en guise de présents, aux parents, aux amis, au moment des étrennes, et qu'on les mît en loterie durant les *Saturnales*. Ils

furent alors extrêmement plus recherchés qu'auparavant; on se montra aussi plus difficile dans leur choix. Il ne fallut plus des nains seulement, mais des petits, des tout petits nains. Et pour en avoir ainsi on les soumit au supplice de les enfermer dans une boîte pour les empêcher de grandir, et de leur entourer le corps d'une bande de toile afin d'en arrêter le développement.

Heureusement apparut l'empereur Alexandre Sévère qui prit ces pauvres êtres sous sa protection, et s'efforça d'abolir l'inhumaine coutume dont ils souffraient si fort. Il n'y réussit point cependant. Et comment l'aurait-il pu lorsque les grands bouleversements sociaux, qui emportèrent le peuple romain, n'eurent aucun effet sur elle, hormis celui de la communiquer aux chefs envahisseurs barbares !

Ceux-ci, en effet, s'éprennent des nains à leur tour. Ils en veulent, ils en ont, et se les passent pour se distraire.

Bléda, le frère d'Attila, possède l'un de ces phénomènes appelé Zècon, dont il s'engoue au point de ne pouvoir s'en passer. Il l'admet à sa table, lui fait fabriquer une armure à sa taille, et l'emmène à la guerre.

On raconte sur ce nain une anecdote assez plaisante

Zècon s'enfuit un jour sur le territoire romain. Recherché et retrouvé par les soldats de Bléda, il fut ramené, chargé de fers, aux pieds de son maître furieux. A peine arrivé devant le puissant barbare, le nain se mit à fondre en larmes, confessant son crime, mais prétendant avoir une excuse : « Et laquelle donc? s'écria Bléda. — C'est, répondit le nain, que tu ne m'as pas donné de femme!... »

La requête était trop grotesque pour ne point faire éclater de rire le frère du roi des Huns. Zècon fut pardonné et eut en mariage une suivante de la reine.

III

Les nains dans le moyen-âge et l'histoire moderne.

Dans les temps les plus reculés et les moins connus du moyen-âge, il exista des nains remplissant l'office de domestiques et même de pages auprès des seigneurs et des dames. C'est du moins ce que nous permettent de supposer les anciennes chansons de gestes, les anciens romans, et enfin les anciennes tapisseries qui, comme celle de Bayeux où toute la conquête de l'Angleterre est retracée, ont eu l'heureuse fortune d'être respectées par le temps et par les hommes.

Mais c'est seulement à partir du XIVe siècle que nous trouvons une mention précise de la présence de nains auprès des princes. Isabeau de Bavière possède une femme naine dont le nom est ignoré mais dont l'existence est certaine, puisque l'on trouve écrite, au registre de l'argenterie du roi, cette note : « deux

aulnes de drap pour faire un corset pour la naine de la dite dame ».

A la cour de René d'Anjou, roi de Sicile, vit vers la même époque, un nain difforme doté d'une tête extrêmement petite, et appelé *Triboulet*, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre fou attaché à la maison de François Ier.

Aux fêtes données en l'honneur du mariage de Charles le Téméraire paraît également un nain conduisant un géant enchaîné.

Au XVIe siècle cette mode, timide jusque-là, en France du moins, s'accentue rapidement et tend à devenir, comme autrefois à Rome, une véritable passion.

François Ier a un nain « des plus petits qui se pût voir », et qu'on appelle Grandjean. La reine possède une naine connue sous le nom de *Marie Darcille*. Auprès de leur fille Charlotte vit également une naine.

Catherine de Médicis aime beaucoup avoir quelques-uns de ces êtres difformes dans son entourage. En 1556 nous en trouvons trois à la Cour de France : *Merville*, *Bezin et Augustin Romanesque*, auxquels on va jusqu'à donner un moine pour gouverneur.

Dans un tournoi qu'il offrit en 1563, Charles IX fit paraître son nain, en compagnie de *Montague*, le nain de la reine d'Espagne.

Henri III possédait deux nains en 1577 : *Jean de Crésoqui* dit *Dominé*, et *don Diégo de Portugal*.



Le géant autrichien Winklemeier.

Au reste, ces deux rois avaient comme leur mère un goût très vif pour les nains ; et ce goût était si connu

des étrangers que ceux-ci leur envoyaient fréquemment de ces pauvres êtres difformes en manière de présents. En 1572 par exemple, sept nains provenant de différentes capitales de l'Europe arrivent à la Cour de France, où l'on se plaît à faire en grande pompe des mariages minuscules.

En 1578 et 1579, Catherine de Médicis possède à elle seule cinq nains appelés *Merlin*, *Maudricart*, *Pelavine*, *Rodomont*, et *Majoski*.

Mais, à cette époque, la manie des nains ne sévissait pas en France seulement. En Italie, son pays d'origine, elle était devenue une véritable passion, à laquelle la Cour des papes même n'échappait pas.

Le pape Alexandre VI Borgia n'avait pas moins de douze nains. En 1556, un dîner donné à Rome par le cardinal Vitalli fut servi par trente-quatre nains, de fort petite stature, mais la plupart contrefaits et difformes.

En 1592, le duc de Parme en reçoit un, appelé *Jean Etrix*, haut de 3 pieds à peine, âgé de trente-cinq ans et portant une grande barbe. *Jean Etrix* parlait trois langues. Il était bien conformé, très intelligent et assez instruit.

En Angleterre la manie des nains n'est pas moins forte.

La reine Marie en a un appelé *John Jervis* haut de

trois pieds huit pouces, qui remplit auprès d'elle la charge de page d'honneur. La reine Elisabeth possède une naine.

Mais le nain le plus célèbre à cette époque, en Angleterre, quoique moins authentique que les précédents, est certainement *Tom-Pouce*, le proche parent de notre *Petit Poucet*. Selon une ancienne tradition, Tom-Pouce aurait vécu à la cour du roi Arthur, et aurait été, malgré sa taille dérisoire d'un pouce, un homme d'une grande vaillance, un chevalier redoutable, le meilleur même des chevaliers de la *Table-Ronde*.

En Espagne nous retrouvons également des nains en grand nombre. Ils eurent, presque tous, l'honneur d'être peints par Velasquez. Citons entre autres : *Nicolasino Pertusano* et sa naine *Maria Borbola*.

Au XVIIe siècle les nains sont encore fort nombreux.

Henri IV en possède trois : *Albert de Xanica*, *Merlin et Marin Noël*, dont le dernier portait le titre de « *nain huissier du cabinet du roi* ».

Anne d'Autriche entretient auprès d'elle, en 1642, un nain du nom de *Balthazar Pinson*, qui a pour compagnon un certain *Roger Noël*. *Roger Noël* mourut le premier, *Balthazar* le suivit en l'an 1662, et ni l'un ni l'autre ne furent remplacés. De 1664 à 1668, on trouve cependant encore à la Cour de France un nain appelé *Lutel*, mais on suppose qu'il est le dernier de ces êtres

difformes dont nos anciens rois aimaient à s'entourer.

L'exemple donné par les souverains était naturellement suivi par les grands et les petits seigneurs de la Cour.

Le père du Grand Condé avait un nain nommé *Jean-Verjus*. Le nain du marquis de Boufflers s'appelait *Don Pedro*.



Catherine Bockner, la belle Suissesse.

L'infante Marie-Thérèse, au moment de son mariage avec Louis XIV, amène une naine parmi les femmes de sa suite. C'est que la coutume de posséder quelques-uns de ces petits personnages a persisté à la Cour d'Espagne.

L'un d'eux, le nain Louisello, né en Flandre, est vraiment une merveille de petitesse, de beauté, d'esprit même. Il monte à cheval parfaitement, et s'acquitte le plus galamment du monde de ses devoirs de chevalier auprès de sa dame Doña Elvire.

En Angleterre, vers cette époque, nous trouvons deux nains réellement célèbres.

Le premier est le peintre *Richard Gibson*. Né vers 1615, Richard apprit le dessin chez Francesco Cleyne, le chef des ateliers de tapisserie de Charles Ier, et se perfectionna dans la peinture en copiant des œuvres de maître. Ses premiers tableaux représentaient des sujets bibliques ou des scènes historiques; mais il ne tarda pas à abandonner ce genre pour s'adonner au portrait et particulièrement à la miniature. Le nain acquit ainsi une très grande renommée, et ses œuvres atteignirent des prix vraiment considérables pour l'époque.

Attaché à la personne de Charles Ier, il épousa *Anne Shepherd*, la naine de la reine.

De ce mariage lilliputien naquirent neuf enfants dont cinq arrivèrent à l'âge d'homme, sans rester nains comme leurs parents.

Gibson mourut à l'âge de soixante-quinze ans; sa femme à celui de quatre-vingt-neuf ans. Ils étaient exactement de la même taille, et mesuraient trois pieds dix pouces anglais (environ 1 m. 15).

Le second de ces deux nains célèbres s'appelait *Jeffrey Hudson*. Il était né en 1619 à Oakham, dans le Rutlandshire, d'un père et d'une mère de haute stature. A huit ans, il mesurait à peine 1 pied 1/2 de haut. C'est dans cet état qu'il fut présenté à la duchesse de Buckingham. Celle-ci émerveillée le retint auprès d'elle.

Quand le roi Charles Ier, voyageant dans le comté avec son épouse, vint demander l'hospitalité au duc de Buckingham, celui-ci trouva plaisant, au cours d'un repas, de faire servir Jeffrey dans un pâté, d'où le petit bonhomme, armé de pied en cap, sortit au grand étonnement des convives. Le nain fut alors offert à la reine, qui l'accepta et en fit son page.

Amené à Londres notre héros ne tarda pas à être adoré de toutes les dames de la Cour. Mais il ne se concilia pas aussi aisément les sympathies des hommes avec lesquels il se prit souvent de querelle. Ce petit être difforme était plein d'orgueil et de colère ; il ne pouvait supporter la moindre plaisanterie ; il parlait de se battre pour un mot, pour un rien. Et tout cela s'accrut horriblement, lorsque, par un caprice du roi, il fut créé chevalier. Cependant, *sir* Jeffrey ne mesurait que 18 pouces de haut, et, s'il grandit aux environs de la trentième année, ce ne fut que pour atteindre une taille de 1 m. 12.

Vers 1630, envoyé en France par sa souveraine, il eut, au retour, la mauvaise fortune d'être saisi et dépouillé par les corsaires.

Au commencement de la Révolution d'Angleterre, il fut nommé capitaine de cavalerie et fit partie des fidèles chevaliers qui accompagnèrent la reine Henriette-Marie, lorsque celle-ci se réfugia en France.

C'est durant son séjour chez nous qu'arriva au célèbre nain l'aventure à la fois plaisante et tragique que voici :

Un certain gentilhomme du nom de Crofts, ayant exaspéré Jeffrey par ses railleries, celui-ci le provoqua en combat singulier. Crofts accepta le défi et fut exact au rendez-vous, mais il n'avait apporté pour toute arme qu'une *seringue*.

Cette nouvelle insulte redoubla l'exaspération de Jeffrey, qui força son adversaire à se battre sérieusement, et le tua d'un coup de pistolet. Enfermé pour ce crime, le nain ne tarda pas à être délivré, mais aussi éloigné de la Cour.

Nous le retrouvons un peu plus tard prisonnier des pirates turcs, vendu comme esclave, et condamné à un travail pénible. Racheté par la reine, il rentra en Angleterre avec la Restauration. Mais il fut arrêté quelque temps après, sous l'inculpation d'avoir pris part à un complot papiste, et enfermé à Westminster où il mourut en 1692 à l'âge de soixante-trois ans.

Jeffrey Hudson eut l'honneur d'être placé par Walter Scott dans son roman : *Peveril du Pic*.

A la Cour de Russie les nains étaient également fort recherchés. La princesse Nathalie, sœur du Czar Pierre le Grand, en possédait deux qu'elle avait mariés ensemble en grande pompe. On avait même fait venir à Moscou, à l'occasion de cette cérémonie, tous les nains

de l'Empire. Aux portes de la ville chacun de ces petits invités était reçu par un officier de la Cour et conduit au palais où on l'habillait somptueusement. Des petits carrosses dorés fabriqués pour la circonstance et traînés par six chevaux minuscules, transportèrent, au jour solennel, les nouveaux époux et leur suite, à l'église où fut donnée la bénédiction nuptiale, et de là, au château impérial où l'on avait préparé un magnifique festin.

Le soir, la princesse conduisit elle-même la mariée dans la chambre nuptiale. Et les nains de la compagnie purent ensuite se livrer au plaisir de la danse, jusqu'au matin.

Ce souvenir donné à cette fête unique, il nous faut parler de deux autres nains qui, comme Gibson et Hudson, eurent leur heure de célébrité.

Le premier est *Joseph Borulawski*, plus connu sous de *comte Borulawski* et né dans la Pologne russe, en 1739, de parents normalement conformés qui avaient eu six enfants, dont trois de taille ordinaire et les trois autres, deux fils et une fille, d'une taille égale à celle d'un enfant de quatre ans. Borulawski était au nombre de ceux-ci.

Au moment de sa naissance il ne mesurait pas plus de 8 pouces (0 m. 221), ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs d'avoir une parfaite santé. A l'âge d'un an,

il avait 14 pouces de haut (0 m. 389); à 6 ans, 16 pouces (0 m. 445).

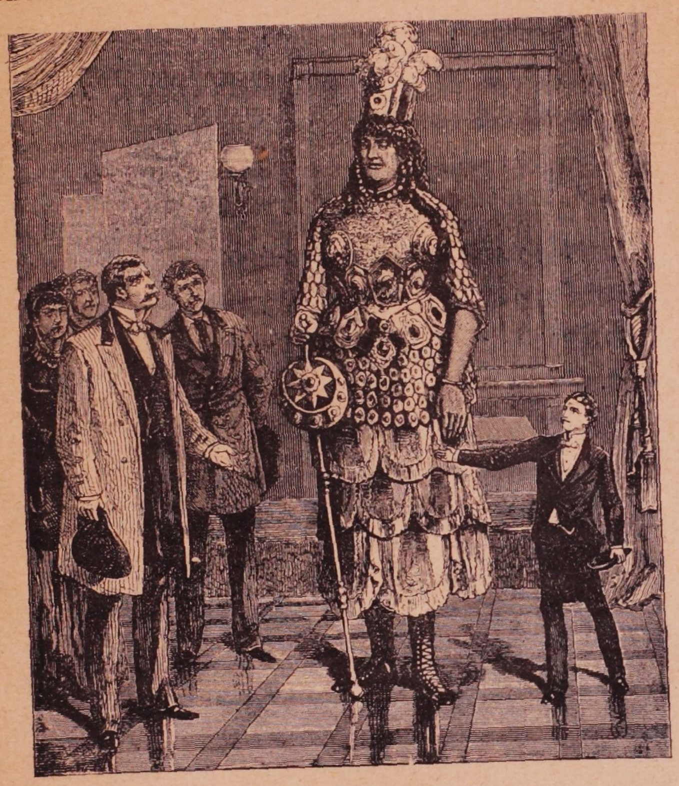
Son père mort, notre héros fut confié aux soins de la comtesse Tarnow, auprès de laquelle il demeura quatre années. Cédé par elle à son amie la comtesse Humiecska, il fut présenté par cette dame à l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche qui l'accueillit fort bien.

Quelques années après, nous le retrouvons avec sa protectrice à Lunéville, à la Cour de Stanislas.

Le comte Borulawski est alors âgé de vingt et un ans, sa hauteur est de 28 pouces (0 m. 775). Il est parfaitement bien proportionné; sa tête n'est point énorme par rapport à son corps, comme il arrive chez la plupart des nains. Ses yeux sont beaux et pleins de feu. Tous ses traits sont agréables; sa physionomie est douce, spirituelle et annonce la gaîté.

Il joint aux manières les plus gracieuses des réparties fines et spirituelles; il parle très sensément de tout ce qu'il a vu, sa mémoire est bonne, son jugement fort sain; son cœur est sensible et capable de reconnaissance et d'attachement. Il est enfin très instruit dans la religion catholique, il sait bien lire, bien écrire, et connaît l'arithmétique. En quatre mois il a appris l'allemand suffisamment pour ses besoins, et le français assez à fond pour s'exprimer avec facilité et en termes choisis.

A la Cour de Stanislas, notre héros se trouve en présence d'un autre nain également célèbre, le fameux



Marianne, princesse des Amazones.

Bébé dont nous parlerons plus loin. Les deux petits personnages s'entendent fort bien dès l'abord, ils sont des amis inséparables ; mais la jalousie ne tarde pas à mordre *Bébé* au cœur, et à l'animer de vifs sentiments

de haine à l'égard de son rival. Un jour même, après une observation du roi, l'irascible petit nain tente de se débarrasser de son ancien ami en le jetant dans le feu. Il a heureusement affaire à plus fort que lui; la tentative de vengeance échoue piteusement et ne lui rapporte qu'une verte correction.

De Lunéville l'illustre petit comte se rendit à Paris, toujours à la suite de sa protectrice. En mai 1761, nous le rencontrons à La Haye. Et partout il obtient un succès prodigieux de curiosité.

Enfin, après avoir traversé toute l'Allemagne, il revient à Varsovie. Mais là, il s'éprend d'une actrice française de passage qui se moque de lui.

L'aventure fait beaucoup de bruit, et la comtesse Humiecska retire au pauvre nain sa protection et son affection.

Cependant Borulawski rentre promptement en grâce auprès de sa protectrice. Mais, nouveau malheur! Il s'éprend de l'une des suivantes de la comtesse, et trop animé, ne tient aucun compte des remontrances et des menaces de la grande dame. Il est alors chassé avec celle qu'il aimait, et qui à son tour s'était émue de tant de constance.

Les deux amoureux se marièrent. Hélas! la misère entre avec le bonheur dans le ménage. Au bout de quelques mois, la certitude de la naissance prochaine

d'un enfant vient encore accroître les angoisses du pauvre nain. Il songe alors, pour gagner de l'argent, à visiter de nouveau les Cours de l'Europe. Accompagné de sa femme, il se met donc en route dans un équipage convenable. A Cracovie, la comtesse donne le jour à un fils. On arrive ainsi tant bien que mal à Vienne. Mais, là, Borulawski apprend que l'impératrice Marie-Thérèse, sur la protection de laquelle il comptait, vient de mourir. Il se décide alors à s'exhiber en public pour gagner de quoi vivre. Les recettes sont assez fructueuses, et lui permettent de poursuivre son voyage. Il visite l'Allemagne, la Hongrie, la Turquie, la Finlande, la Suède et s'embarque pour l'Angleterre.

A Londres, il est parfaitement accueilli des princes et du public. Et, malgré la naissance d'un second enfant, un peu d'aisance commence à pénétrer dans le ménage.

Sur la demande de plusieurs ecclésiastiques de Durham, il se retira enfin, vers 1799, dans un cottage des environs de cette ville, où il mourut le 5 septembre 1837, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Nous avons dit un mot précédemment du fameux *Bébé*, le nain de Stanislas. Il est temps de revenir à ce petit personnage.

Nicolas Ferry, surnommé *Bébé*, était né le 13 novembre 1741 dans un petit village des Vosges. Sa mère

avait eu trois enfants dont il était l'aîné. En naissant *Bébé* mesurait de 0 m. 21 à 0 m. 23 et pesait 12 onces; on le porta à l'église sur une assiette garnie de filasse; un sabot rembourré lui servit de berceau. Dès l'âge de dix-huit mois il commença à parler; à deux ans il marchait, et les souliers qu'on lui fit à ce moment mesuraient 0 m. 042 de long.

Le roi Stanislas ayant entendu parler de ce petit phénomène, le fit venir à Lunéville; et c'est lui qui lui donna le surnom de Bébé.

Mais, à la différence de Borulawski, Bébé était un être simple et primitif, chez lequel il ne fut jamais possible de développer ni jugement ni raison. Sa capacité, dit un savant de l'époque, ne s'est jamais élevée au-dessus de celle d'un chien bien dressé. Il paraissait cependant aimer la musique et battait quelquefois la mesure avec assez de justesse; il dansait même avec assez de précision. Mais il était susceptible, comme nous l'avons vu, de désir, de colère, de jalousie. Ses discours étaient sans suite et n'annonçaient que des idées confuses.

A vingt et un ans, Bébé présentait déjà tous les symptômes d'une vieillesse très avancée. Il mourut le 9 juin 1764, à l'âge de vingt-trois ans. Sa taille était alors de 0 m. 891.

IV

Les nains montrés en public.

Nous n'avons parlé dans le précédent chapitre que des nains attachés à la personne des souverains, des princes ou des seigneurs. Nos lecteurs pensent bien que ces nains ne sont pas les seuls qui aient existé. Si les grands de la terre prenaient quelque plaisir, trouvaient quelque intérêt à contempler ces pauvres petits êtres difformes, le bon, le naïf peuple ne devait pas moins être amoureux de ce spectacle. Enfin, il est probable qu'il s'est trouvé de tous temps, comme de nos jours, des industriels habiles pour exploiter, à l'aide de ces phénomènes, la pitié, la curiosité publiques, et amener ainsi, sans trop de peine, une suffisante quantité de petits sous et de gros écus dans leur escarcelle.

L'histoire nous prouve que ces observations sont absolument exactes. Mais, si vous le voulez bien, nous nous abstiendrons de la feuilleter trop avant, afin

d'avoir plus de place à consacrer à celle qui est près de nous. Laissons donc dormir en paix les nains de l'Egypte, de la Grèce et de Rome; et passons sans tarder et sans nous attarder à ceux du moyen-âge.

Certains écrivains du milieu du XVI[e] siècle affirment avoir vu en Italie un nain qui se faisait voir dans une cage à perroquet.

A la fin du même siècle un nain anglais, appelé *John Ducker*, haut de 0 m. 835 et âgé de quarante-cinq ans, parcourt l'Europe et se montre moyennant de l'argent.

Sous le règne de Jacques II, on exhibe à Londres un certain *Jean Wormburgh*, né en Suisse, âgé de trente-sept ans, et mesurant 0 m. 783. *Jean Wormburgh* périt de la façon la plus misérable. Il avait coutume de se faire porter dans une boîte. Or, en 1695, à Rotterdam, au moment où l'on transportait le nain et son habitation, du quai au bateau où ils devaient être embarqués, la planche qui servait de passerelle se rompit; le porteur, la boîte et *Wormburgh* tombèrent à l'eau; le porteur se sauva, mais le malheureux voyageur fut noyé.

Cependant, cette misérable fin du phénomène ne prive aucunement de nains le monde des curieux de cette époque. Londres, particulièrement, en abrite une quantité. C'est d'abord l'*Enfant Changée*, âgée de neuf ans, haute de 0 m. 456, privée de dents, mais vorace en

diable. Puis une femme naine, née dans le Somersetshire, vieille de quarante ans, et mesurant 0 m. 957. Ensuite, le « *Petit Ecossais* » âgé de soixante ans, dont la taille est de 0 m. 758. Il est marié, il est père de deux enfants dont l'un est avec lui ; il chante, il danse ; enfin il a tenu autrefois un cours d'écriture. Voici la *Naine de l'Univers*, haute de 0 m. 808, mère de deux enfants, qui chante et danse également mais de façon admirable et est conduite dans une boîte à la résidence de tous les gentlemen. Voilà, maintenant, la *femme fée*, arrivée dernièrement d'Italie, mesurant 0 m. 658 seulement ! Vous voyez, n'est-ce pas, que les nains ne manquent point à Londres, vers l'an de grâce 1700.



Clotilde Schneider, dans le costume de Marianne avec son impresario.

Mais arrêtons-nous sur quelques-uns, dignes d'une plus grande attention.

Le premier parut dans la capitale anglaise vers 1740.

Il portait le nom de « *Nain Persan* », était âgé de cinquante-six ans, parlait huit langues et mesurait 1 m. 062. Sa souplesse et sa force étaient étonnantes. Il porte, dit une réclame du temps, deux hommes vigoureux, un de chaque bras et danse en les tenant; il porte un fauteuil sur ses bras, et, avec ses moustaches qui ont six pouces de longueur, il ramasse une pièce de monnaie posée sur le parquet; il prend sur le parquet avec ses moustaches la dite pièce de monnaie, trois de ses doigts posant par terre et une de ses jambes levée en l'air, et avec son bras il lance et reçoit une chaise.

Le second est un Irlandais, nommé Owen Farrel, qui avait vécu à Londres quelques années auparavant. Il mesurait 1 m. 137, et était d'une force prodigieuse : Un jour il porta quatre hommes, deux sur chaque bras. Farrel essaya de se montrer en public, mais il n'obtint aucun succès, et se mit à mendier, pour vivre, dans les rues de Londres.

Enfin, lassé de cette existence errante, misérable et incertaine, il vendit son corps, moyennant une petite rente, à un médecin anglais. Il mourut en 1742.

Et maintenant revenons à l'énumération des nains qui parurent vers cette époque.

Vers 1742 nous trouvons, toujours à Londres, un nommé *Robert Skinnec* accompagné de son épouse *Judith*. Le mari est âgé de quarante-quatre ans et mesure

deux pieds un pouce (0 m. 633). Sa femme n'a qu'un pouce de plus que lui. Robert et Judith se marièrent



Walter Parsons et sir Jeffrey Hudson.

dans l'église de Saint-Martin à Londres. Ils n'eurent pas moins de quatorze enfants, tous bien faits et bien

portants. Ils se montrèrent en public et obtinrent un tel succès qu'il leur suffit de quelques années pour amasser une petite fortune.

En France le spectacle offert par ces pauvres petits phénomènes est moins recherché qu'en Angleterre. Cependant nous en voyons paraître un assez grand nombre au moment des grandes foires annuelles de Paris.

Voici un certain *Albert Nivenoge*, Hollandais d'origine, âgé de cinquante-six ans et haut de 0 m. 756, dont la grosseur de la tête est égale à la longueur du corps. Puis, une naine allemande nommée *Stœbert*, mesurant 0 m. 756, fort bien faite, mais dont la voix et les manières sont restées celles d'un enfant de quatre ans. Nous trouvons aussi le « *Petit Lapon* » qui parle plusieurs langues, tire supérieurement des armes, danse et chante à merveille. Ensuite toute une famille de Lapons dont le père âgé de trente ans n'a que 0 m. 97, sa femme 0 m. 756. Ces deux nains sont mariés et le seul enfant qu'ils aient a 0 m. 446 à peine. Enfin un *Sieur Akenéel* « haut de 0 m. 756, qui n'est point un de ces êtres difformes qui révoltent le public. Il est fort bien proportionné ; parle le français, l'italien, l'allemand ; répond à toutes les questions de géographie, et fait adroitement des trucs de physique et l'exercice militaire. Mais il faut payer 24 sols pour le voir.

Un nain très remarqué à cette époque et auquel nous voulons consacrer une mention spéciale est un certain *Simon Paape*, originaire de Hollande. Simon appartenait à une famille normalement constituée, et lui-même ne présenta aucune particularité jusqu'à l'âge de trois ans. Mais à ce moment il cessa complètement de croître ; il s'arrêta tout net à la taille de 0 m. 756. Bien proportionné, d'une figure agréable, il mangeait modérément, buvait un peu de vin pur, mais était passionné pour la pipe. Il parlait le hollandais, le français et l'anglais.

Simon s'exhiba en Hollande, en France et en Angleterre, et il obtint partout un énorme succès. Il imagina le premier de vendre les autographes qu'il écrivait devant les spectateurs, et réunit ainsi une petite fortune qui lui permit de se retirer dans son pays et d'y vivre tranquillement. Il mourut à Dendennonde le 2 décembre 1828.

Vers la même époque, un autre nain hollandais attira également l'attention de tous les amateurs de ces exhibitions. Celui-ci s'appelait Wybrand Lokkes. Né vers 1750, d'une famille de pêcheurs, il montra dès sa jeunesse des dispositions si rares pour la mécanique que son père se décida à le conduire à Amsterdam, et à le mettre en apprentissage chez l'un des premiers horlogers de la ville, sous la direction duquel le jeune

nain ne tarda pas à devenir un très habile ouvrier. Lokkes s'établit alors à Rotterdam et se maria. Mais, trouvant sans doute que la fortune ne venait pas assez vite, il abandonna sa boutique et ses outils et se mit à parcourir l'Europe. Vers 1790, nous le retrouvons à Londres, où le directeur de l'*Amphithéâtre* l'engage pour 5 guinées par semaine. Il mesure alors 0 m. 648. Comme Paape, il revint dans son pays après fortune faite et y mourut dans un âge assez avancé.

En 1805, on montre à New-York un nain appelé Philippe Calvin qui, lorsqu'il vint au monde, n'était certainement pas plus grand qu'une main d'homme. Il était présenté au public par son grand-père, un robuste vieillard de soixante-six ans qui le tenait debout sur sa main ouverte.

Mais nous avons oublié quelques nains qui présentent un intérêt bien supérieur à celui des précédents. Réparons notre oubli puisqu'il en est temps encore.

L'un de ces nains s'appelait Moreau ; il était né à Paris en 1755 et était fils d'un musicien de l'orchestre du Théâtre Italien. A l'âge de quinze ans, il mesurait seulement 0 m. 756. C'est à ce moment qu'Audinot, directeur de l'Ambigu-Comique, le prit à son service et lui fit jouer différents rôles, en compagnie de trois jeunes actrices de huit, douze et quatorze ans, d'abord, et ensuite de toute une troupe d'enfants des deux sexes.

De l'Ambigu-Comique, le nain comédien passe aux Variétés où il joue dans plusieurs pièces féeriques. Mais trop peu payé, il profite de la défection de l'un des plus fameux acteurs de son ancien théâtre, pour y retourner. Malheureusement, le succès d'autrefois n'y rentra pas avec lui. Moreau fut froidement accueilli du public.


Le nain John Wormburgh.

L'étoile de l'illustre petit nain pâlit. Avec les troubles de la Révolution, arrivent pour lui les jours sombres, les jours de misère où il est obligé, plus d'une fois, de se montrer pour quelques sous, dans les foires et sur les places publiques. Il rentre enfin au *Théâtre des jeunes artistes*, mais ce n'est point pour longtemps. Il se fait vieux, il a soixante ans, on a trouvé qu'il n'était plus bon à rien. En 1817, il meurt à Marseille dans le plus absolu dénuement.

Nanette Stocker, une naine également remarquable

au même titre, était née à Kaunner dans le nord de l'Autriche. Jusqu'à l'âge de quatre ans elle ne présenta rien d'anormal, mais à cette époque elle cessa tout à coup de grandir. Sa taille était alors de 0 m. 891. Nanette était très bien conformée, bien proportionnée, vive, gaie, d'un excellent appétit, et n'avait jamais été indisposée.

En 1797, après la mort de sa mère, son tuteur se décida à la montrer en public, et la promena dans toute l'Allemagne où elle obtint un succès considérable grâce au réel talent de musicienne qu'elle possédait.

A Strasbourg, Nanette rencontra un certain *John Hauptmann* dont la taille était à peine de 0 m. 97, et s'associa avec lui. Hauptmann avait également beaucoup de talent comme musicien.

Les deux nains entrent donc en campagne de concert; ils se montrent sur plusieurs théâtres d'Allemagne, l'une jouant du piano, l'autre du violon, et dansant tous les deux à la perfection. Ils voyagent ensuite en France pendant longtemps; enfin ils passent en Angleterre où la pauvre Nanette meurt le 4 mai 1819, à l'âge de trente-neuf ans.

Nous voici arrivés au plus connu, au plus illustre, au plus fameux de tous les nains, au *Général Tom Pouce*, dont le nom, les aventures, la prodigieuse fortune, sont encore présents à l'esprit de tous. Il dut peut-être

tout cela bien moins à lui-même qu'à son cicérone, son conducteur, son exhibiteur, au roi de la *réclame* moderne, au grand *Barnum* dont le nom est à ce titre passé dans toutes les langues. Mais qu'importe !... Nous devons ici sacrifier à sa célébrité et lui donner la place qu'il a conquise.

Charles S. Stratton, baptisé *Tom Thumb* ou *Tom-Pouce* par Barnum et élevé à la dignité de *général*, naquit le 11 janvier 1832, à Bridgeport, dans le Connecticut. A sa naissance il pesait 4 kil. 566 grammes ; à cinq mois son poids était d'environ 7 kil. 500 grammes et sa taille de 0 m. 552. L'illustre nain avait dès lors atteint son maximum de développement ; il ne fut, en effet, jamais plus lourd, ni jamais plus grand.



Le nain irlandais
Owen Farrel.

Tom Pouce vivait en paix, quoique dans une pauvreté voisine de la misère, lorsque ses parents reçurent la visite de Barnum. Un traité fut promptement conclu, et le célèbre exhibiteur, l'*amuseur des peuples*, comme il s'intitulait lui-même, emmena à New-York son petit phénomène.

Peu de temps après Charles S. Stratton, devenu le *général Tom Thumb* par la grâce de Dieu et de Barnum, faisait sa première apparition au *Musée américain*,

tandis qu'une réclame aussi habile qu'invraisemblable soulevait en sa faveur l'enthousiasme de la population. Quelque chose de nouveau existait sous le soleil, ainsi le clamaient les journaux, ainsi le clamaient les annonces de toutes sortes, il fallut bien que New-York s'émût et vînt admirer la merveille inconnue. En quelques jours, plus de trente mille curieux défilèrent devant le général; les personnages les plus élevés le prièrent à dîner; les plus grandes dames vinrent lui faire visite et lui apporter des présents d'une valeur considérable.

Puis, lorsque l'enthousiasme eut gagné les gens les plus calmes, lorsque New-York ne parla plus que de Tom Pouce, ne jura plus que par Tom Pouce, nourrit un fol amour pour Tom Pouce, en plein succès, en pleine gloire, en plein délire, Barnum enleva Tom Pouce à New-York pour le promener et l'exhiber dans les plus grandes villes de l'Amérique du Nord. Et certes les plaintes, les regrets qui éclatèrent, à ce départ inopiné du nain tant admiré, tant aimé, furent bien la plus belle réclame que pût rêver le génie de la réclame qu'était Barnum.

A Philadelphie, à Baltimore, à Boston, partout le minuscule général obtint un colossal succès. Mais cela ne suffisait point à sa gloire et à la bourse de son exhibiteur.

L'Amérique conquise, il lui fallait conquérir l'Europe. Aussi, au mois de janvier 1844, s'embarquait-il sur le *Yorkshire* dans le dessein de rendre visite à la reine



Le nain hollandais Wybrand Lokkes et sa femme.

Victoria et à la noblesse d'Angleterre. La scène de départ, soigneusement préparée par Barnum, fut une scène de triomphe. Dix mille personnes escortèrent la minuscule voiture découverte du minuscule général, tandis qu'à toutes les fenêtres, sur le passage du cortège, des

mouchoirs blancs s'agitaient follement, tandis, enfin, que les journaux du jour se livraient à un éloge dithyrambique du héros, appelaient de tous leurs vœux les vents favorables, la mer clémente, et assuraient le général que partout où il porterait ses pas il pourrait comme César dire : *Veni, vidi, vici*; je suis venu, j'ai été vu, j'ai vaincu.

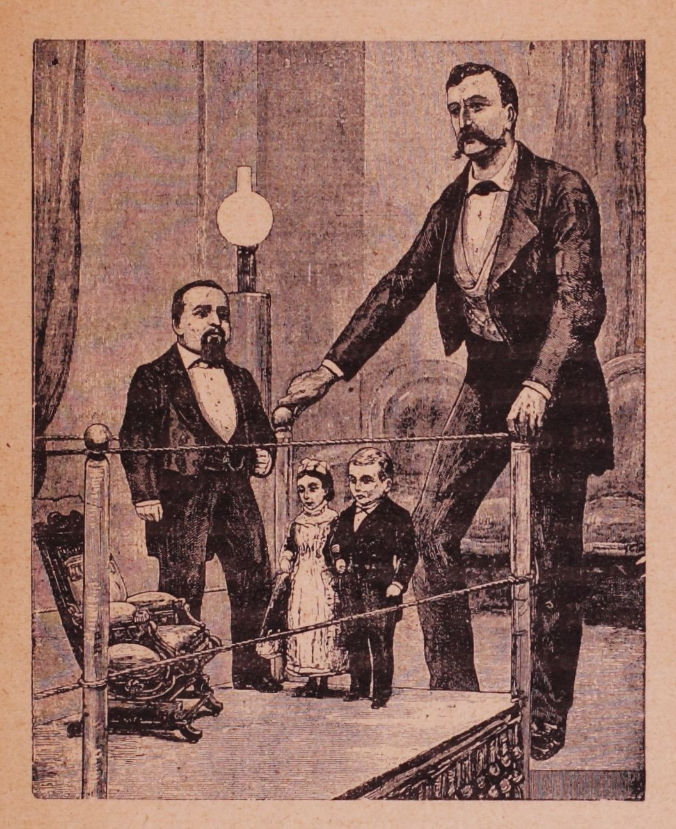
Et ceci, quoique ridiculement exagéré, devait pleinement se réaliser.

L'Angleterre tint à faire un accueil chaleureux à l'hôte qui lui arrivait précédé d'une telle réputation. A *Princess's Theatre* où Tom Pouce se présenta pour la première fois au public de Londres, dans le costume de *Napoléon Ier*, puis en *gladiateur antique*, en *Hercule*, en *Samson*, etc., des milliers de spectateurs vinrent chaque soir se presser pour l'applaudir. La reine entourée de quelques membres de la famille royale, lui fit l'honneur de l'admettre plusieurs fois à *Buckingham Palace* et de le prier de donner une répétition des différents personnages qu'il représentait au théâtre. Ces visites lui valurent une montre et une chaîne en or proportionnées à sa taille.

Durant ce temps Barnum avait fait faire au général un carrosse minuscule, haut de 0 m. 50, largede 0 m.30, où rien ne manquait, pas même les *armoiries*. L'équipage était complété par deux poneys hauts de 0 m.85, seulement. Enfin le cocher et le piqueur étaient repré-

sentés par deux enfants dont l'un mesurait à peine 1 m. 10 et l'autre 0 m. 90.

Après Londres, Paris devait tenter Barnum et son



Tom Pouce et Lavinia Waren.

petit compagnon. Ils se mirent donc en route, et dans le mois de février 1845 arrivèrent dans notre capitale grandis de toute la gloire acquise en Angleterre et

surtout de tout le bon accueil reçu à la Cour britannique.

Les représentations eurent lieu dans la Salle des Concerts de la rue Vivienne, et le succès ne fut pas moins grand là qu'à *Princess's Theatre* et au Musée américain.

Le 26 mars, le général était admis à la Cour, où il donna, comme à la Cour d'Angleterre, une répétition de ses personnages, mais où il se fit surtout remarquer par sa parfaite galanterie et sa parfaite connaissance des lois de l'étiquette. Tirant de son porte-cartes de minuscules cartes de visite au nom de *Tom Thumb*, il les distribua à la famille royale en commençant, comme il convenait, par le roi, la reine, la duchesse d'Orléans et en finissant par le duc de Chartres. Il reçut du roi une fort belle épingle en diamants, qu'il tint à mettre sur-le-champ à sa cravate. Enfin, comme il se retirait, il eut soin de le faire à reculons pour ne présenter que le visage à l'auguste assistance.

Mais tout ceci, exhibition et visite à la Cour, n'était en somme que choses déjà vues; Paris, fidèle à sa tradition, devait ajouter quelque fleuron nouveau à la couronne de gloire de son hôte. Le 5 mai, Tom Pouce. paraissait sur la scène du Vaudeville, dans une féerie en cinq actes, intitulée « *Le petit Poucet* », dont il remplissait naturellement le principal rôle et qui obtint un succès considérable.

Il est impossible, en parlant de Tom Pouce, de passer sous silence l'amusante mystification dont deux Anglais furent la victime de la part du célèbre chanteur Lablache.

Lablache, presque un colosse, demeurait dans la maison où était logé Tom Pouce; ce dernier recevait à domicile de fréquentes visites. Deux Anglais, de passage à Paris, voulant un jour voir le nain si célèbre chez leurs compatriotes, vont chez Tom Pouce mais se trompent d'étage, frappent chez Lablache, qui vient leur ouvrir en personne enveloppé dans une longue robe de chambre.

— Le Général Tom Pouce ? demandent les Anglais.

— C'est moi ! répond le chanteur sans sourciller.

Ahurissement compréhensible des visiteurs.

— Cela vous étonne, reprend Lablache, vous me supposiez moins grand, mais c'est que chez moi, quand je n'attends personne, je me mets à mon aise !

A la fin du mois de juin, le nain redevenu général quittait Paris pour visiter les principales villes du Nord et de la Belgique. Il parcourut ensuite l'Est et le Centre de la France et passa de là en Espagne, où il retrouva à la Cour le succès qu'il avait obtenu aux Tuileries et à Buckingham-Palace.

Au mois de décembre nous le retrouvons à Londres, où, comme à Paris, il paraît dans une pièce écrite spé-

cialement pour lui : *Hop O'my Thumb*. Il s'embarque enfin pour retourner en Amérique, emportant d'Europe la modeste somme de 3.750.000 francs, provenant des recettes de ses présentations.

Mais là ne s'arrête point la carrière de Tom-Pouce.

En 1864, le général fait un nouveau voyage en Angleterre en compagnie d'un autre nain : le Commodore Nutt, et de deux naines : les sœurs Warren.

Le commodore Nutt était né en 1844 dans le New-Hampshire et mesurait 0 m.75 ; mais il grandit par la suite et était haut de 1 m.087 au moment de sa mort.

Les deux nains retournèrent brouillés à mort en Amérique ; et l'une de leurs compagnes n'était point étrangère à cette rupture. Elle s'appelait Lavinia et consentit à devenir l'épouse du général. Le mariage eut lieu en grande pompe dans l'église de Grace-Church. On raconte que le *commodore Nutt* en eut tant de peine qu'il faillit mourir. Mais il se maria à son tour vers 1876.

Tom Pouce et sa femme revinrent à Londres en 1866. Ils avaient alors un enfant, un tout petit enfant, une miniature d'enfant qu'ils eurent la douleur de perdre. Ce deuil les ramena dans la ville natale de Tom Pouce, à Bridgeport, où le petit ménage redevenu M. et Mme Charles S. Stratton, vécut paisiblement des 500.000 livres de rentes qu'il avait amassées.

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 3083.

